VI

C'EST PARCE QU'ELLE SE TAISAIT

Son silence fut mon vainqueur;
C'est ce qui m'a fait épris d'elle.
D'abord je n'avais dans le cœur
Rien qu'un obscur battement d'aile.

Nous allions en voiture au bois,
Seuls tous les soirs, et loin du monde;
Je lui parlais, et d'autres voix
Chantaient dans la forêt profonde.

Son œil était mystérieux.
Il contient, cet œil de colombe,
Le même infini que les cieux,
La même aurore que la tombe.

Elle ne disait rien du tout,
Pensive au fond de la calèche.
Un jour je sentis tout à coup
Trembler dans mon âme une flèche.

L'Amour, c'est le je ne sais quoi.
Une femme habile à se taire
Est la caverne où se tient coi
Ce méchant petit sagittaire.

VII

A LA BELLE IMPÉRIEUSE

L'amour, panique
De la raison,
Se communique
Par le frisson.

Laissez-moi dire,
N'accordez rien.
Si je soupire,
Chantez, c'est bien.

Si je demeure,
Triste, à vos pieds,
Et si je pleure,
C'est bien, riez.

Un homme semble
Souvent trompeur.
Mais si je tremble,
Belle ayez peur

VIII

SOMMATION IRRESPECTUEUSE

Rire étant si jolie,
C'est mal. O trahison
D'inspirer la folie,
En gardant la raison!

Rire étant si charmante!
C'est coupable, à côté
Des rêves qu'on augmente
Par son trop de beauté.

Une chose peut-être
Qui va vous étonner,
C'est qu'à votre fenêtre
Le vent vient frissonner,

Qu'avril commence à luire,
Que la mer s'aplanit,
Et que cela veut dire :
Fauvette, fais ton nid.

Belle aux chansons naïves,
J'admets peu qu'on ait droit

Aux prunelles très vives,
Ayant le cœur très froid.

Quand on est si bien faite,
On devrait se cacher.
Un amant qu'on rejette,
A quoi bon l'ébaucher ?

On se lasse, ô coquette,
D'être toujours tremblant.
Vous êtes la raquette,
Et je suis le volant.

Le coq battant de l'aile,
Maître en son pachalick,
Nous prévient qu'une belle
Est un danger public.

Il a raison. J'estime
Qu'en leur gloire isolés,
Deux beaux yeux sont un crime.
Allumez, mais brûlez.

Pourquoi ce vain manége?
L'eau qu'échauffe le jour,
La fleur perçant la neige,
Le loup hurlant d'amour,

L'astre que nos yeux guettent,
Sont l'eau, la fleur, le loup,
Et l'étoile, et n'y mettent
Pas de façons du tout.

Aimer est si facile
Que, sans cœur, tout est dit,
L'homme est un imbécile,
La femme est un bandit.

L'œillade est une dette.
L'insolvabilité,

Volontaire, complète
Ce monstre, la beauté.

Craindre ceux qu'on captive,
Nous fuir et nous lier!
Être la sensitive
Et le mancenillier!

C'est trop. Aimez, madame.
Quoi donc! quoi! mon souhait
Où j'ai tout mis, mon âme
Et mes rêves, me hait!

L'amour nous vise. Certe,
Notre effroi peut crier,
Mais rien ne déconcerte
Cet arbalétrier.

Sachez donc, ô rebelle,
Que souvent, trop vainqueur,
Le regard d'une belle
Ricoche sur son cœur.

Vous pouvez être sûre
Qu'un jour vous vous ferez
Vous-même une blessure
Que vous adorerez.

Vous comprendrez l'extase
Voisine du péché,
Et que l'âme est un vase
Toujours un peu penché.

Vous saurez, attendrie,
Le charme de l'instant
Terrible, où l'on s'écrie :
Ah! vous m'en direz tant!

Vous saurez, vous qu'on gâte,
Le destin tel qu'il est,

Les pleurs, l'ombre, et la hâte
De cacher un billet.

Oui, — pourquoi tant remettre? —
Vous sentirez, qui sait?
La douceur d'une lettre
Que tiédit le corset.

Vous riez! votre joie
A Tout préfère Rien.
En vain l'aube rougeoie,
En vain l'air chante. Eh bien,

Je ris aussi! Tout passe.
O muse, allons-nous-en.
J'aperçois l'humble grâce
D'un toit de paysan.

L'arbre, libre volière,
Est plein d'heureuses voix;
Dans les pousses du lierre
Le chevreau fait son choix;

Et, jouant sous les treilles,
Un petit villageois
A pour pendants d'oreilles
Deux cerises des bois.

IX

FÊTES DE VILLAGE EN PLEIN AIR

Le bal champêtre est sous la tente.
On prend en vain des airs moqueurs;
Toute une musique flottante
Passe des oreilles aux cœurs.

On entre, on fait cette débauche
De voir danser en plein midi
Près d'une Madelon point gauche
Un Gros-Pierre point engourdi.

On regarde les marrons frire;
La bière mousse, et les plateaux
Offrent aux dents pleines de rire
Des mosaïques de gâteaux.

Le soir on va dîner sur l'herbe;
On est gai, content, berger, roi,
Et, sans savoir comment, superbe,
Et tendre, sans savoir pourquoi.

Feuilles vertes et nappes blanches;
Le couchant met le bois en feu;
La joie ouvre ses ailes franches;
Comme le ciel immense est bleu!

X

CONFIANCE

A MÉRANTE

Ami, tu me dis : — « Joie extrême!
Donc, ce matin, comblant ton vœu,
Rougissante, elle a dit : Je t'aime!
Devant l'aube, cet autre aveu.

Ta victoire, tu la dévoiles.
On t'aime, ô Léandre, ô Saint-Preux,
Et te voilà dans les étoiles,
Sans parachute, malheureux!

Et tu souris. Mais que m'importe!
Ton sourire est un envieux.
Sois gai; moi, ma tristesse est morte.
Rire c'est bien, aimer c'est mieux.

Tu me croyais plus fort en thème,
N'est-ce pas? tu te figurais
Que je te dirais : Elle m'aime,
Défions-nous, et buvons frais.

Point. J'ai des manières étranges;
On fait mon bonheur, j'y consens;

Je vois là-haut passer les anges
Et je me mêle à ces passants.

Je suis ingénu comme Homère,
Quand cet aveugle aux chants bénis
Adorait la mouche éphémère
Qui sort des joncs de l'Hypanis.

J'ai la foi. Mon esprit facile
Dès le premier jour constata
Dans la Sologne une Sicile,
Une Aréthuse en Rosita.

Je ne vois point dans une femme
Un filou, par l'ombre enhardi.
Je ne crois pas qu'on prenne une âme
Comme on vole un maravédi.

La supposer fausse et plâtrée,
Non, justes dieux! je suis épris.
Je ne commence point l'entrée
Au paradis par le mépris.

Je lui donne un cœur sans lui dire :
Rends-moi la monnaie! — Et je crois
A sa pudeur, à mon délire,
Au bleu du ciel, aux fleurs des bois.

J'entre en des sphères idéales
Sans fredonner le vieux pont-neuf
De Villon aux piliers des Halles
Et de Fronsac à l'Œil-de-Bœuf.

Je m'enivre des harmonies
Qui de l'azur, à chaque pas,
M'arrivent, claires, infinies,
Joyeuses, et je ne crois pas

Que l'amour trompe nos attentes,
Qu'un bien-aimé soit un martyr,

Et que toutes ces voix chantantes
Descendent du ciel pour mentir.

Je suis rempli d'une musique ;
Je ne sens point, dans mes halliers,
La désillusion classique
Des vieillards et des écoliers.

J'écoute en moi l'hymne suprême
De mille instruments triomphaux,
Qui tous répètent qu'elle m'aime,
Et dont pas un ne chante faux.

Oui, je t'adore! oui, tu m'adores!
C'est à ces mots-là que sont dus
Tous ces vagues clairons sonores
Dans un bruit de songe entendus.

Et, dans les grands bois qui m'entourent,
Je vois danser, d'un air vainqueur
Les cupidons, gamins qui courent
Devant la fanfare du cœur.

XI

LE NID

C'est l'abbé qui fait l'église;
C'est le roi qui fait la tour;
Qui fait l'hiver? C'est la bise.
Qui fait le nid? C'est l'amour.

Les églises sont sublimes,
La tour monte dans les cieux,
L'hiver pour trône a les cimes;
Mais le nid chante et vaut mieux.

Le nid, que l'aube visite,
Ne voit ni deuils, ni combats;
Le nid est la réussite
La meilleure d'ici-bas.

Là, pas d'or et point de marbre;
De la mousse, un coin étroit;
C'est un grenier dans un arbre,
C'est un bouquet sur un toit.

Ce n'est point chose facile,
Lorsque Charybde et Scylla
Veulent mordre la Sicile,
Que de mettre le holà;

Quand l'Hécla brûle sa suie,
Quand flambe l'Etna grognon,
Le fumiste qui l'essuie
Est un rude compagnon;

L'orage est grand dans son antre;
Le nuage, hydre des airs,
Est splendide quand son ventre
Laisse tomber les éclairs;

Un cri fier et redoutable,
De hautes rébellions
Sortent de la fauve étable
Des tigres et des lions;

Certes, c'est une œuvre ardue
D'allumer le jour levant,
D'ouvrir assez l'étendue
Pour ne pas casser le vent,

Et de donner à la houle
Un si gigantesque élan
Que, d'un seul bond, elle roule
De Behring à Magellan.

Emplir de fureur les bêtes
Et le tonnerre de bruit;
Gonfler le cou des tempêtes
Des sifflements de la nuit;

Tirer, quand la giboulée
Fouette le matin vermeil,
De l'écurie étoilée
L'attelage du soleil;

Gaver de vin vendémiaire,
D'épis messidor; pourvoir
Aux dépenses de lumière
Que fait l'astre chaque soir;

Peupler l'ombre; avoir la force,
A travers la terre et l'air,
D'enfler tous les ans l'écorce,
D'enfler tous les jours la mer;

Ce sont les travaux suprêmes
Des dieux, ouvriers géants
Mirant leurs bleus diadèmes
Dans les glauques océans;

Ce sont les tâches immenses
Des êtres régnant sur nous,
Tantôt des grandes clémences,
Tantôt d es vastes courroux;

C'est du miracle et du rêve;
Hier, aujourd'hui, demain,
Ces choses font, depuis Ève,
L'éblouissement humain.

Mais entre tous les prodiges
Qu'entassent dieux et démons,
Ouvrant l'abîme aux vertiges,
Heurtant les foudres aux monts,

C'est l'effort le plus superbe,
C'est le travail le plus beau,
De faire tordre un brin d'herbe
Au bec d'un petit oiseau.

En vain rampe la couleuvre;
L'amour arrange et bénit
Deux ailes sur la même œuvre,
Deux cœurs dans le même nid.

Ce nid où l'amour se pose,
Voilà le but du ciel bleu;
Et pour la plus douce chose
Il faut le plus puissant dieu.

XII

A PROPOS DE DOÑA ROSA

A MÉKANTE

Au printemps, quand les nuits sont claires,
Quand on voit, vagues tourbillons,
Voler sur les fronts les chimères
Et dans les fleurs les papillons,

Pendant la floraison des fèves,
Quand l'amant devient l'amoureux,
Quand les hommes, en proie aux rêves,
Ont toutes ces mouches sur eux,

J'estime qu'il est digne et sage
De ne point prendre un air vainqueur,
Et d'accepter ce doux passage
De la saison sur notre cœur.

A quoi bon résister aux femmes,
Qui ne résistent pas du tout?
Toutes les roses sont en flammes;
Une guimpe est de mauvais goût.

Trop heureux ceux à qui les belles
Font la violence d'aimer!

A quoi sert-il d'avoir des ailes,
Sinon pour les laisser plumer?

O Mérante, il n'est rien qui vaille
Ces purs attraits, tendres tyrans,
Un sourire qui dit : Bataille!
Un soupir qui dit : Je me rends!

Et je donnerais la Castille
Et ses plaines en amadou
Pour deux yeux sous une mantille,
Fiers et venant on ne sait d'où.

XIII

LES BONNES INTENTIONS DE ROSA

Ce bonhomme avait les yeux mornes
Et, sur son front chargé d'ennui,
L'incorrection de deux cornes,
Tout à fait visibles chez lui.

Ses vagues prunelles bourrues
Reflétaient dans leur blême éclair
Le sombre dédale des rues
De la grande ville d'enfer.

Son pied fourchu crevait ses chausses;
Hors du gouffre il prenait le frais;
Ses dents, certes, n'étaient point fausses,
Mais ses regards n'étaient pas vrais.

Il venait sur terre, vorace.
Dans ses mains, aux ongles de fer,
Il tenait un permis de chasse
Signé Dieu, plus bas Lucifer.

C'était Belzébuth, très bon diable.
Je le reconnus sur-le-champ.
Sa grimace irrémédiable
Lui donnait l'air d'un dieu méchant.

Un même destin, qui nous pèse,
Semble tous deux nous châtier,
Car dans l'amour je suis à l'aise
Comme lui dans un bénitier.

L'amour, — jaloux, ne vous déplaise, —
Est un doux gazon d'oasis
Fort ressemblant à de la braise
Sur laquelle on serait assis.

Une femme! l'exquise chose!
Je redeviens un écolier;
Je décline Rosa la rose;
Je suis amoureux à lier.

Or le diable est une rencontre;
Et j'en suis toujours réjoui.
De tous les Pour il est le Contre;
Il est le Non de tous les Oui.

Le diable est diseur de proverbes.
Il songeait. Son pied mal botté
Écrasait dans les hautes herbes
La forêt de fleurs de l'été.

L'un près de l'autre nous passâmes.
— Çà, pensai-je, il est du métier. —
Le diable se connaît en femmes,
En qualité de bijoutier.

Je m'approchai de son altesse,
Le chapeau bas; ce carnassier,
Calme, me fit la politesse
D'un sourire hostile et princier.

Je lui dis : — Que pensez-vous d'elle?
Contez-moi ce que vous savez.
— Son désir de t'être fidèle,
Dit-il, est un de mes pavés.

XIV

ROSA FACHÉE

Une querelle. Pourquoi?
Mon Dieu, parce qu'on s'adore.
A peine s'est-on dit Toi
Que Vous se hâte d'éclore.

Le cœur tire sur son nœud;
L'azur fuit; l'âme est diverse.
L'amour est un ciel, qui pleut
Sur les amoureux à verse.

De même, quand, sans effroi,
Dans la forêt que juin dore,
On va rôder, sur la foi
Des promesses de l'aurore,

On peut être pris le soir,
Car le beau temps souvent triche,
Par un gros nuage noir
Qui n'était pas sur l'affiche.

XV

DANS LES RUINES D'UNE ABBAYE

Seuls tous deux, ravis, chantants!
Comme on s'aime!
Comme on cueille le printemps
Que Dieu sème!

Quels rires étincelants
Dans ces ombres
Pleines jadis de fronts blans,
De cœurs sombres!

On est tout frais mariés.
On s'envoie
Les charmants cris variés
De la joie.

Purs ébats mêlés au vent
Qui frissonne!
Gaîtés que le noir couvent
Assaisonne!

On effeuille des jasmins
Sur la pierre

Où l'abbesse joint ses mains
En prière.

Les tombeaux, de croix marqués,
Font partie
De ces jeux, un peu piqués
Par l'ortie.

On se cherche, on se poursuit,
On sent croître
Ton aube, amour, dans la nuit
Du vieux cloître.

On s'en va se becquetant,
On s'adore,
On s'embrasse à chaque instant,
Puis encore,

Sous les piliers, les arceaux,
Et les marbres.
C'est l'histoire des oiseaux
Dans les arbres.

XVI

LES TROP HEUREUX

Quand avec celle qu'on enlève,
Joyeux, on s'est enfui si loin,
Si haut, qu'au-dessus de son rêve
On n'a plus que Dieu, doux témoin;

Quand, sous un dais de fleurs sans nombre
On a fait tomber sa beauté
Dans quelque précipice d'ombre,
De silence et de volupté;

Quand au fond du hallier farouche,
Dans une nuit pleine de jour,
Une bouche sur une bouche
Baise ce mot divin : amour!

Quand l'homme contemple la femme,
Quand l'amante adore l'amant,
Quand, vaincus, ils n'ont plus dans l'âme
Qu'un muet éblouissement,

Ce profond bonheur solitair
C'est le ciel que nous essayons.

Il irrite presque la terre
Résistante à trop de rayons.

Ce bonheur rend les fleurs jalouses
Et les grands chênes envieux,
Et fait qu'au milieu des pelouses
Le lys trouve le rosier vieux;

Ce bonheur est si beau qu'il semble
Trop grand, même aux êtres ailés;
Et la libellule qui tremble,
La graine aux pistils étoilés,

Et l'étamine, âme inconnue,
Qui de la plante monte au ciel,
Le vent errant de nue en nue,
L'abeille errant de miel en miel,

L oiseau, que les hivers désolent,
Le frais papillon rajeuni,
Toutes les choses qui s'envolent,
En murmurent dans l'infini.

XVIJ

A UN VISITEUR PARISIEN

Domrémy, 182...

Moi, que je sois royaliste!
C'est à peu près comme si
Le ciel devait rester triste
Quand l'aube a dit : Me voici!

Un roi, c'est un homme équestre,
Personnage à numéro,
En marge duquel de Maistre
Écrit : Roi, lisez : Bourreau.

Je n'y crois plus. Est-ce un crime
Que d'avoir, par ma cloison,
Vu ce point du jour sublime,
Le lever de la raison

J'étais jadis à l'école
Chez ce pédant, le Passé
J'ai rompu cette bricole;
J'épelle un autre A B C.

Mon livre, ô fils de Lutèce,
C'est la nature, alphabet

Où le lys n'est point altesse,
Où l'arbre n'est point gibet.

Maintenant, je te l'avoue,
Je ne crois qu'au droit divin
Du cœur, de l'enfant qui joue,
Du franc rire et du bon vin.

Puisque tu me fais visite
Sous mon chaume, à Domrémy,
A toi le grec, moi le scythe,
J'ouvre mon âme à demi...

Pas tout à fait. — La feuillée
Doit voiler le carrefour,
Et la porte entre-bâillée
Convient au timide amour.

J'aime, en ces bois que j'habite,
L'aurore; et j'ai dans mon trou
Pour pareil, le cénobite,
Pour contraire, le hibou

Une femme me fascine:
Comme Properce, j'entends
Une flûte tibicine
Dans les branches du printemps.

J'ai pour jeu la poésie;
J'ai pour torture un minois,
Vieux style, et la jalousie,
Ce casse-tête chinois.

Je suis fou d'une charmeuse
De Paris venue ici,
Dont les saules de la Meuse
Sont tous amoureux aussi.

Je l'ai suivie en Sologne,
Je la suis à Vaucouleurs.